

Peut-être là-bas

Benoît Jutras

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jutras, B. (2001). Peut-être là-bas. *Liberté*, 43(3), 125–128.

Peut-être là-bas

Benoît Jutras

Depuis quand je ne sais plus, mais la nuit, et ces milles, en rêve, à courir, un vent plus fort que moi. Tu le sens toi aussi, le ciel sur les draps, une poudre de craie, de carbone, l'haléine de personne. À force d'oiseaux et d'arches fantômes pris sous la peau, de toutes nos forces, nous chantons faux. Toujours vers le nord, le regard se défait pour une dernière fois ; donne-moi un fond de mer, un dessin pour Pâques, une boîte de pluie, j'ai six ans encore, et je me penche pour vivre. Mais rien ne sauve de tomber, tu me l'as dit, des nuages et des batailles, sinon le silence des mains, pâle et droit qui dure, comme une dépouille, un miracle trop lourd à déplacer.

Benoît Jutras est né en 1975 à Montréal. Il est cofondateur du groupe **Plexus** à l'origine des soirées de poésie *Nuits urbaines* et travaille présentement à un mémoire de maîtrise en création littéraire à l'UQÀM.

Regarde les ronds noirs peints sur les saules, les sacs de plastique aux branches : on nous charge d'inventer la lumière, une marelle pour les animaux et les morts. Chaque jour sous la neige, ce chemin de fer, ces marques de dents, d'accord, mais jusqu'où ; crie un chiffre, un lac, bénis-nous. Que ce soit une scène de chasse, une rosée noire, ou la Grande Ourse à pleine marée dans tes poings, je suis prêt. Je resterai avec toi, à baptiser les heures comme des poupées, je ferai la paix : un feu avec nos noms.

Il n'y a pas d'heure exacte pour la nuit, seulement la grand-route par la fenêtre : une clarté, une haleine de blé cassé, la pluie encore sur le même panneau bleu, les mêmes noms de saints que je ne connais pas. Ce pourrait être une ligne de feu, un cantique, une rivière, mais il n'y a que toi et moi ici, toutes nos économies, nos joues qui tremblent pour des jaunes plus jaunes, des promesses d'infini.

Regarde le champ ce matin, tu le vois toi aussi, droit devant, blanc sur blanc : un long bateau, comme une paume tendue, une fosse de lumière, un amour face auquel il n'y a plus de refuge.